

1

Le livre introuvable

Il y aurait, paraît-il, dans une petite gare du Nord-Kantô, une librairie où « l'on dénicherait à coup sûr le livre qu'il nous faut ».

Qu'entendait-on par « le livre qu'il nous faut » ? Si la formulation était vague, il fallait toutefois comprendre que, dans cette librairie, on tombait forcément sur le livre dont on avait le plus besoin à cet instant.

Lorsque j'ai découvert cette rumeur en ligne, j'ai remonté mes lunettes sur mon nez et levé les yeux au plafond.

J'aurais pu me montrer sceptique devant une telle affirmation (« C'est vrai, ce mensonge ? »), pouffer devant mon écran (« Ils ne sont pas sérieux ! ») ou m'indigner (« À qui veut-on faire avaler ces salades ? »), mais je n'ai rien fait de tout cela. J'en étais incapable.

À la place, j'ai poursuivi mes recherches en silence, et dès que j'ai trouvé le nom de l'arrêt et de l'enseigne

en question, j'ai cherché comment m'y rendre depuis chez moi.

*

Douze heures plus tard, j'étais assis dans un train, perdu sur les réseaux sociaux, en direction de cette fameuse gare.

Cela faisait presque deux heures et demie que le train avait quitté Tokyo. Le temps avait filé sans que je m'en aperçoive – j'avais pu lire les publications de mes amis, des amis de mes amis, de connaissances, voire de parfaits inconnus qui ne l'étaient plus tant que ça au bout d'un certain temps, j'avais pu cliquer sur des liens vers des articles et laisser juste assez de stickers et de commentaires pour ne pas paraître impoli –, même si deux heures trente, cela ne passe pas en un clin d'œil. Le soleil, qui éclaboussait d'orange les marches de la gare de Hiroo lors de mon embarquement, avait complètement disparu, cédant la place à un horizon d'encre. À travers la vitre, la lune scintillait, étrangement nette, signe que l'air de la nuit devait être glacial. *C'est vrai qu'on est au mois de mars*, me suis-je rappelé en songeant avec regret à l'épaisse doudoune que j'avais laissée à la maison.

« Plus que trois arrêts », ai-je murmuré pour me donner du courage en rajustant mes lunettes.

Le wagon était désert – j’aurais tout à fait pu me plaindre à voix haute sans déranger personne. Vendredi, vingt heures. À cette heure-là, il n’est pas étonnant que les rames soient remplies d’employés de bureau libérés de leur semaine de labeur, or la banquette de sept places alignées contre les vitres face à moi était entièrement vide. De mon côté, j’avais aussi la mienne pour moi tout seul.

Ayant suffisamment abusé des réseaux sociaux, j’ai ouvert mon navigateur et tapé dans la barre de recherche : « Pourquoi la ligne principale Chôrin est-elle vide ? » Les résultats m’ont appris que cette ligne était surtout fréquentée par des étudiants et qu’en temps normal, en dehors de leurs heures de cours, « son taux de fréquentation [était] étonnamment bas ». Un blog affirmait d’ailleurs, péremptoire : « Si le pays continue à se dépeupler de la sorte, la ligne sera condamnée à fermer. »

« Je comprends mieux », ai-je conclu en tripotant les branches de mes lunettes, avant de lever les yeux de mon écran, étonné.

Le train s’était arrêté en gare de Kamado, un nom qui ne m’était pas inconnu.

« Ah, c’est là que sera ma fac... »

Je savais qu’en troisième année, les étudiants qui suivaient mon cursus passaient du campus de Tokyo à celui de Kamado, même si j’ignorais que cette gare se trouvait dans un endroit aussi reculé.

Le temps de transport depuis Tokyo mentionné dans la brochure de l'université avait été estimé sur la base d'une suite de changements effectués sans anicroche ; cependant, je me rendais compte que ce cas de figure devait être hautement improbable.

Je suis soudain redescendu sur terre.

« De toute façon, cela ne me concernera sans doute pas si j'interromps mon cursus avant la troisième année. »

J'ai tourné la tête pour m'approcher de la fenêtre et contempler le paysage plongé dans le noir. Aucun immeuble un tant soit peu haut à l'horizon : seuls défilaient à perte de vue rizières, grands panneaux de toutes sortes et demeures clairsemées. Dans le vaste jardin d'une jolie maison près de la voie ferrée, un arbre déployait des fleurs blanches. L'éclat doux et imprécis de ces pétales m'a rappelé que le printemps était revenu. Ce dernier, impartial, prodiguait ses splendeurs à tout le monde. La seule différence, c'étaient le lieu et l'état d'esprit dans lesquels chacun se trouvait pour les accueillir.

Les larmes me sont montées aux yeux, et je me suis empressé de secouer la tête. J'ai collé le front sur la vitre. Le train s'est mis à ralentir peu à peu, les secousses qui se propageaient jusqu'à mon crâne faisant glisser mes lunettes.

« Gare de Nohara. »

L'annonce dans le wagon, confirmée par le panneau sur le quai, m'a appris que j'étais arrivé à destination.

J'ai enfilé mon sac à dos et je suis descendu.

Dehors, il n'y avait pas un chat. La gare de Nohara comportait trois voies : une de chaque côté du quai où le train m'avait déposé, ce qui permettait aux rames qui allaient dans les deux directions d'y stationner en même temps, et une troisième, bordée d'un côté par les rails et de l'autre par un terrain vague. Cette dernière baignait dans une obscurité totale. Le dernier train à l'avoir desservie était probablement passé depuis longtemps. J'ai balayé du regard les trois voies d'un bout à l'autre, mais nulle trace de librairie. Perplexe, je me suis dirigé vers l'escalier à l'extrémité du quai, en me repérant à la vague lueur des néons.

Au sommet des marches, une passerelle couverte menait à la sortie. Pas d'escalator, mais un petit ascenseur à côté de l'escalier. Je n'étais inscrit à aucun club de sport à la fac et n'avais pas de petit boulot ; comme je ne sollicitais guère mes jambes que pour aller en cours, je n'ai pas hésité à emprunter l'ascenseur.

Sans comparaison possible avec ce que l'on trouvait à Tokyo, la passerelle de la gare de Nohara s'avérait néanmoins plus impressionnante que le laissaient présager son apparence et l'atmosphère du quai. D'aspect robuste, elle était bien éclairée, bien chauffée, et une librairie, en effet, y prenait place face aux escaliers donnant sur les voies. La fameuse « librairie à l'intérieur de la gare »... J'ai accéléré le pas pour m'en approcher.

Par chance, les portes automatiques et la devanture de verre en laissaient voir l'intérieur. J'ai ralenti l'allure pour y jeter un coup d'œil. Rien de spécial n'a attiré mon attention : un établissement semblable à tant d'autres. Des tables ensevelies sous les livres côtoyaient quelques étagères massées ensemble dans un espace modeste, mais pas confiné. À en juger par la place disponible et le nombre de rayonnages, l'endroit devait se limiter à proposer les succès du moment – les œuvres adaptées au cinéma ou lauréates d'un prix littéraire –, les mangas populaires et, à la rigueur, les nouveautés d'auteurs de best-sellers.

« Est-ce que je ne serais pas en train de perdre mon temps ? » ai-je laissé échapper, anxieux, en repoussant mes lunettes sur mon nez.

Pouvais-je vraiment espérer « dénicher à coup sûr le livre que je voulais lire » dans un endroit pareil ? Peut-être avais-je simplement accordé trop de crédit à l'une de ces légendes urbaines dont la Toile a le secret.

J'atteignais l'extrémité de la devanture quand la fatigue de ce modeste voyage s'est fait sentir, me forçant à m'adosser contre le mur couleur crème. Quel genre de commerce se trouvait donc de l'autre côté ? Cela m'intriguait, mais le sentiment que tous ces efforts seraient vains, surpassant de loin la curiosité, me rendait incapable de bouger.

J'ai poussé un soupir, dos au mur, et me suis laissé glisser pour finir accroupi quand, au même moment, la

porte automatique à quelques mètres de là s'est ouverte, et quelqu'un est sorti en trombe. Un bruit de pas légers, sautillants, s'est approché et deux jambes se sont arrêtées devant mes yeux, que je gardais baissés au sol.

« Bonjour ! » a dit une voix claire et guillerette.

J'ai relevé la tête, et mon regard a croisé celui d'une femme aux prunelles aussi pétillantes que celles d'une enfant à sa première visite à Disneyland. Elle avait des yeux plutôt grands, des paupières nettement marquées et de lourds cils très recourbés. L'éclairage, des lentilles de contact ou un trait de naissance, qui sait, faisait paraître ses pupilles sombres étonnamment dilatées. Son regard en retirait une intensité intimidante, intensité encore renforcée par la taille plus modeste de son nez et de sa bouche.

Une exclamation saugrenue m'a échappé quand cette femme s'est accroupie devant moi. Elle a balayé vers l'arrière ses cheveux légèrement ondulés qui tombaient sur sa poitrine, puis m'a décoché un large sourire. Mon esprit a alors été distrait par un parfum d'agrumes venu me chatouiller les narines.

« Vous avez de l'expérience ? m'a-t-elle demandé de but en blanc.

– Pardon ?

– Est-ce que c'est votre *première fois* ? »

Alors c'était donc ça, la drague féminine ? J'étais au courant des bruits à ce sujet, mais je tenais le phénomène pour une légende urbaine encore plus fumeuse

que le reste. Je me suis retranché dans ma coquille, l'invitation étant beaucoup trop directe pour moi, mais mon interlocutrice me souriait avec une telle fraîcheur que je me suis senti obligé de répondre quelque chose si je ne voulais pas écorner ma réputation masculine.

« Eh bien... euh... si on peut dire...

– Tant mieux ! s'est-elle exclamée en frappant dans ses mains, ravie. Dans ce cas, ne perdons pas de temps, allons-y.

– Hein ? *Ici* ? me suis-je écrié, incrédule.

– Oui. Évidemment, ici. » Elle a hoché la tête puis a toqué contre le mur au-dessus de moi comme on frappe à une porte. « Vous ne pouvez pas savoir comme je suis impatiente que quelqu'un comme vous rejoigne notre équipe. »

Je me suis remis debout en vitesse, une affichette indiquait : Mi-temps à pourvoir à la librairie.

« Nous sommes bien embêtés : notre employée à temps partiel est partie quand son mari a été muté. Alors comme ça, vous avez de l'expérience en librairie ?

– Euh, oui... Oui, oui, en librairie... » J'ai rajusté mes lunettes pour cacher le trouble que causait chez moi cette horrible méprise, avant d'ajouter : « Mais, aujourd'hui, je ne suis pas venu pour postuler à votre annonce. Désolé.

– Oh... D'accord... »

Les grands yeux de la libraire ont manifestement perdu leur éclat. Puis, comme si elle avait aussitôt

embrayé sur un autre sentiment, elle a claqué des doigts avant de me demander cette fois :

« Dans ce cas, vous êtes client, n'est-ce pas ? »

– Euh... si on veut. »

Ma réponse ambiguë n'a pas semblé la déranger outre mesure : nos regards se sont croisés, et elle m'a gratifié d'un sourire dévoilant toutes ses dents. J'ai détourné le regard, décontenancé, et j'ai remarqué enfin qu'elle portait un tablier vert mousse ainsi qu'un badge sur lequel j'ai lu « Makino Minami ». Me voyant lire son nom, elle a relevé le badge.

« Pardon. Je m'appelle Minami, c'est moi qui dirige cette boutique. Bienvenue à la Librairie du vendredi ! »

En entendant cette formule complaisante digne d'une employée de *maid café*, je me suis senti découragé, à deux doigts de tout abandonner, mais je me suis pourtant laissé entraîner par la gérante à l'intérieur de la boutique.

Makino est passée derrière le comptoir-caisse qui occupait un angle de la pièce. J'ai commencé mon exploration, mal à l'aise, persuadé qu'elle m'observait.

Les tables étaient recouvertes de piles d'exemplaires du dernier prix Naoki, décerné récemment – le best-seller du moment, le titre qu'on trouvait placé le plus en vue chez n'importe quel libraire. Rien de très singulier ni d'original dans la disposition du stock. Le regard morne, je me suis dirigé vers le rayon poche.

J'ai passé en revue les auteurs à la lettre S. Arrivé à Renzaburô Shibata, j'ai ralenti un peu pour inspecter les noms un à un avec prudence. Sôji Shimada, Rio Shimamoto, Minato Shukawa. Là, j'ai poursuivi plus lentement en effleurant du doigt le dos des ouvrages : Yukiya Shôji, Kazufumi Shiraishi, Saburô Shiroyama, Kazuma Shinjô... Romans historiques, policiers, romances, épouvantes, intrigues économiques, *light novels* : la lettre S rassemblait à elle seule une grande variété d'auteurs et de genres. « Bon, cette fois non plus... », ai-je murmuré avant de pousser un soupir.

... ce que je cherche n'est pas là.

J'ai salué Makino d'un hochement de tête, puis me suis dirigé vers la sortie. Du coin de l'œil, j'ai vu la libraire entrouvrir les lèvres, mais je ne me suis pas arrêté pour autant.

J'étais encore loin des portes quand celles-ci se sont ouvertes avec une légère vibration. Quel genre de client pouvait bien passer le seuil de cet endroit ? J'ai levé les yeux, mine de rien, et un homme au look douloureusement tapageur m'a fixé à son tour. Crâne quasiment rasé, cheveux teints en blond, costar violet de mafieux. Il devait faire dix centimètres de moins que moi (et mon mètre soixante-douze), mais était baraqué et arborait une mine à faire peur. Même avec la meilleure volonté du monde, dur de croire qu'il s'agissait d'un honnête citoyen. J'ai poussé un petit cri apeuré et, dans un vif mouvement de recul, j'ai heurté sans m'en rendre

compte des piles de grands formats sur une table, les faisant dégringoler avec fracas. Crâne-rasé m'a aussitôt aboyé dessus : « Hé, oh, le naze ! T'es venu abîmer la marchandise ? »

– Pardon... désolé. » J'ai incliné la tête comme un forcené, laissant toute fierté de côté.

Une voix joyeuse s'est adressée au type qui se tenait devant moi : « Voyons, Yasu, tu veux bien arrêter d'effrayer la clientèle ? »

En guise de réponse, les portes en verre se sont de nouveau ouvertes, cette fois pour laisser entrer un homme de taille prodigieuse, qui a franchi le seuil en baissant la tête comme sous le rideau d'une échoppe traditionnelle. Il portait le même tablier vert mousse que Makino. Son badge indiquait : « Kô Sugawa ».

Je me trouvais à présent planté dans l'entrée de cette boutique exiguë devant un nabot et un géant qui me barraient la route, rendant tout espoir de fuite impossible.

« Coucou, Sugawa ! Alors comme ça, tu étais avec Yasu ? » a demandé Makino.

Le nouveau venu a levé le menton vers elle. J'ai saisi machinalement une branche de mes lunettes entre mes doigts, fasciné par les traits réguliers de cet homme et la couleur de ses yeux. Ses cheveux noirs encadraient un visage typiquement japonais, à l'exception de ses iris, dont le bleu ressortait de façon remarquable.

D'un geste lent, Sugawa a brandi un *tote bag* duquel émergeaient des légumes et de la viande sous vide. Crâne-rasé, *alias* Yasu, a expliqué à sa place : « On s'est croisés devant les portillons. Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu sortais faire les courses ? Je t'aurais aidé. »

Depuis quand avait-on besoin de légumes et de viande dans une librairie ? Mais mon interrogation s'est dissipée quand j'ai suivi Sugawa du regard.

Il a rejoint un espace, à l'opposé de la caisse, meublé d'un comptoir bordé de quelques tabourets ainsi que d'une petite table avec des chaises. Des lampes rétro de couleur orange surplombaient le bar derrière lequel, contre le mur, s'alignaient un buffet, une étagère remplie de spiritueux et un petit frigo. La déco, l'atmosphère et l'éclairage de ce coin restauration détonnaient tellement avec ceux de la librairie que j'avais cru qu'il s'agissait d'une boutique différente ; or, tout laissait pourtant penser que les deux espaces appartenaient à la même enseigne.

J'ai tourné la tête pour demander : « C'est un café-librairie, ici ? »

Makino m'a répondu en agitant légèrement les mains : « Non. Du tout. La Librairie du vendredi est une simple librairie qui propose un espace salon de thé.

– Oui, donc, c'est un café-lib...

– Si elle te dit que c'est pas pareil, c'est que c'est pas pareil ! Il se croit plus malin que tout le monde, le naze, ou quoi ?

– Tu sais, Yasu, j’ai lu quelque part que les commerces dont les patrons sont soupe au lait ne font jamais long feu. Fais attention, veux-tu ? »

La remontrance de Makino à l’intention de Crâne-rasé n’est pas tombée dans l’oreille d’un sourd.

« C’est lui le... patron ? » ai-je demandé.

Crâne-rasé s’est approché de moi d’une démarche de loubard en dodelinant de la tête.

« “Lui”, il a un nom, je te ferai dire : il s’appelle Yasuyuki Waku, et c’est le proprio de la Librairie du vendredi. Ça te pose un problème, tocard ?

– Non, pas du tout. Aucun problème, vraiment. C’est donc une librairie qui fait salon de thé. Je note », ai-je répondu avec un sourire de façade qui m’a dégoûté de moi-même.

Il m’apparaissait à présent que la Librairie du vendredi était un lieu effrayant tenu par des gens effrayants. Peu importait que j’y déniché ou non le livre que je cherchais : mieux valait partir d’ici et ne plus jamais y mettre les pieds.

« Excusez-moi, il faut que j’y aille. »

J’ai franchi tant bien que mal les portes automatiques en m’engouffrant dans l’espace libéré par le propriétaire aux cheveux peroxydés. Makino m’a interpellé d’une voix pressée : « Vous n’avez pas trouvé le livre que vous cherchiez ?

– Non, malheureusement.

– Vous voulez que j’aille jeter un coup d’œil à votre place ?

– Euh... ça ira. Ne vous dérangez pas. Ce n’est pas la peine.

– Mais... »

J’ai fait semblant de ne pas entendre, préférant déguerpir sans demander mon reste.

*

Mon éternuement a résonné sur le quai désert. Pour la quatrième fois déjà. Durant les nuits de printemps, le froid encore mordant ne pardonne pas. Il était vingt et une heures passées, et mon estomac grognait.

« Y a rien à faire... »

J’ai agité mon smartphone dans tous les sens avant de laisser échapper un long soupir.

On captait tellement mal sur le quai de la gare que je n’accédais à rien malgré mes tentatives répétées – réseaux sociaux, horaires de train, messagerie : impossible de me connecter à quoi que ce soit.

Cela faisait plus de trente minutes que j’attendais et toujours aucun train à l’horizon. D’après les horaires affichés sur le quai, même à cette heure-ci, il devait pourtant en passer deux par heure. Ma patience atteignait ses limites, mais rallier les portiques pour sortir de la gare nécessitait de retraverser la passerelle et donc